

L'AUTRE DIMENSION



Premières et dernières pages
signées par
Guillaume Robert

Avec la collaboration et la complicité de
Robert Lalande
France Roy
Marie-Ève Boyer
du collectif ***Les Flagrants Écrits***

XII^e course à relais — Été 2020
***Collectifs d'écriture de récits virtuels
de l'Outaouais (CERVO)***

Elle n'a jamais vu le soleil de cette façon. Il semble meurtrier, sans pardon, ni merci. Autour d'elle, du sable à perte de vue mais elle est loin des belles plages de Cuba. Elle regarde ses accoutrements : des vêtements amples de couleur pastel ainsi qu'un voile sur sa tête. Elle porte aussi des bagues plus lourdes que tout ce qu'elle a pu porter dans sa vie. Un homme se tient non loin devant. Il est le portrait tout craché de ce que l'on peut retrouver comme humain dans un désert d'Afrique : la peau foncée, vêtu d'un accoutrement bleu royal pur. Ce qu'elle donnerait pour avoir une robe de cette couleur, cela s'harmoniserait avec son teint. Lorsqu'il se retourne vers elle pour lui dire d'avancer plus vite, elle se rend compte rapidement que l'homme force des yeux pour combattre la lumière du soleil, on ne peut donc pas voir la couleur de ceux-ci. Elle n'a jamais aimé les hommes au teint basané car leur peau avait une odeur qu'elle ne saurait décrire : un mélange de sable et de peau brûlée par le soleil. Elle essaie de se remémorer certains souvenirs de Cuba, mais elle en est incapable. Depuis combien de temps est-elle dans ce désert à déambuler dans cette chaleur ? Elle se rend compte qu'elle n'a pas de sueur sur le front et elle se sent étonnamment fraîche, comme si elle venait de sortir du bain froid au spa où elle allait souvent se détendre. Elle essaie de parler mais elle en est incapable, comme si on lui avait cousu la bouche avec un énorme fil de fer. Ils continuent à marcher dans cette énorme chaleur qu'elle voit partout autour d'elle mais qu'elle ne sent pas. L'homme continue à la regarder de temps à autre pour s'assurer qu'il ne l'a pas laissée derrière ; il marche beaucoup plus rapidement qu'elle et elle ne veut pas le semer. Il semble être son seul repère dans cet endroit qui la terrorise de plus en plus.

La destination étant inconnue, les lieux se transforment peu à peu. Le soleil s'est couché en moins de quinze secondes. Elle repose ses yeux sur le visage de l'homme afin de distinguer mieux ses yeux. Elle n'a plus l'homme au teint foncé devant elle, mais son bon paternel ! Il est cependant beaucoup plus jeune, moins ravagé par la nuit. Ses habits du désert le rendent plus doux, comme s'il était en vacances.

— Nous allons rester ici pour la nuit, Amélie.

L'homme a parlé pour la première fois. Ce n'était pas la voix de son père, mais celle d'un serpent. Elle veut lui répondre qu'elle ne désire pas passer une nuit dans cet univers et surtout pas avec un homme qu'elle ne reconnaît pas, même si elle est secrètement jalouse de la couleur de sa tenue. Machinalement, il sort de son sac le nécessaire pour faire une salade. Elle ne comprend pas trop comment une salade a pu survivre autant de temps dans un désert et une chaleur aussi suffocante. Tel un grand chef, il manie les ingrédients qu'il sort de son sac : échalotes, radis, vinaigrette, etc. Lorsqu'il lui sert son assiette, elle mange sans grand appétit, mais elle réalise à quel point cet homme en bleu est un grand cuisinier. Elle veut lui demander des trucs, mais elle est encore incapable de parler. Satané fil de fer ! L'homme-père-serpent n'a pourtant pas mangé. A-t-il inséré une substance illicite dans la salade ? L'homme la fixe de ses yeux bruns. Il parle maintenant un dialecte étranger d'une façon calme, presque en chantonnant. Elle écoute cette mélodie attentivement, il n'est pas vraiment coutume

qu'un homme chante ou récite une histoire de façon si mélodieuse. Elle s'approche de lui, de plus en plus, jusqu'à presque le toucher. Elle s'assoit en face de lui. Il n'y a maintenant aucune trace du jour et le désert a encore l'air plus menaçant de nuit. Le vent se lève et elle sent maintenant le froid lui transpercer la peau. Elle se rappelle vaguement avoir entendu que la température peut dangereusement descendre la nuit dans ce type de climat. Le froid s'installe aussi rapidement que le soleil s'est couché et maintenant, il neige. Pendant qu'elle regarde au ciel, l'homme chante de plus en plus fort. Il se lève et semble implorer le ciel qu'il fasse de plus en plus froid. Les vêtements légers qu'elle arbore sont maintenant inutiles. On se croirait en Abitibi dans une tempête de neige à Noël. Elle essaie de crier, mais en est toujours incapable. Le froid transperce maintenant tous les pores de sa peau telles des aiguilles qu'on enfonce une à une. Elle regarde l'homme en quête d'un peu de réconfort mais il a maintenant les bras dans les airs et vénère le ciel de lui donner encore toujours plus de vent, de tempêtes, de sable et de neige et tous ces éléments se bousculent dans une scène apocalyptique. Elle se cramponne à la jambe de l'homme-bleu-paternel-serpent, elle ressent la soif, la peur, le froid. Elle se sent incroyablement seule, elle va mourir dans un environnement dont elle ne connaît pas le nom, au beau milieu de nulle part. Comme si ce n'était pas assez, elle entend un grand bruit sourd provenant du sol, une véritable tornade sur le sol est en train de se produire. Ça avale tout ce qui se trouve autour. L'homme semble solide sur ses jambes et ne vacille que légèrement en continuant de chanter fort, les bras vers le ciel. Elle n'a jamais été très forte, ses bras lâchent très rapidement. Dans un dernier coup d'œil avant de s'envoler, elle regarde l'homme qui l'a menée vers la mort. Il détourne les yeux du ciel et lui lance une phrase qu'elle n'entend malheureusement pas car elle est déjà aspirée vers la tornade de neige et de sable. Elle a beau se débattre pour essayer de toucher le sol ou quelque chose de solide, son corps fait maintenant partie du ciel et de la terre. La tornade l'aspire en son centre, elle n'est plus capable de respirer et elle sent la pression du vent sur sa poitrine. Maintenant, elle ne voit plus rien qu'une toute petite tache bleue qui représente l'homme-bleu-paternel-serpent. Elle essaie de respirer dans une dernière tentative avant de perdre conscience et découvre les murs de sa chambre, les draps sont défaits, les oreillers sont à l'autre bout de la chambre et Amélie, le sommeil l'ayant quittée, mangerait bien une salade.

Deuxième partie — *Robert Lalande*

Reprenant ses sens, elle se rend compte que cette salade est à peu près tout ce qu'il y a de positif dans ce mauvais rêve. Elle bouge lentement, met le pied sur le plancher, fermement, comme pour s'assurer qu'il est bien là, sous ses pieds. Le silence règne dans la maison. Au-delà du cauchemar qu'elle vient d'avoir, Amélie se rappelle les derniers jours qui l'ont amenée dans cette maison. On l'a assurée qu'elle y serait en toute sécurité, elle et ses enfants Adrien et Béatrice.

Elle enfle sa robe de chambre et se rend dans la pièce d'à côté où les enfants dorment paisiblement. Elle regarde leurs visages assoupis et ne peut retenir ses larmes.

Une immense douleur envahit tout son corps et le tourbillon des événements des derniers jours s'active en elle, comme dans son mauvais rêve. Elle retourne à sa chambre pour ne pas réveiller les enfants. Maintenant, elle titube. Avec un goût de crier, elle se tient la poitrine à deux mains, emportée par des sanglots qui lui semblent sans fin. Son bras cassé et les bleus sur tout son corps lui font mal jusque dans l'âme.

Sylvie, la responsable de nuit à la Maison, entend les sanglots d'Amélie du rez-de-chaussée. Elle monte la rejoindre dans sa chambre, la prend dans ses bras et la console comme elle peut. Les pleurs d'Amélie se calment.

— Ça va aller maintenant, Amélie, lui dit Sylvie. Tu es en sécurité ici, toi et tes enfants. On va t'aider à te construire une nouvelle vie. Il te faudra du courage mais tu y arriveras.

— Merci ! Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans le soutien de la Maison ces deux derniers jours. La plainte à la police, l'interrogatoire, l'arrestation de mon mari Raymond, je n'aurais jamais pu passer seule à travers tout ça.

Mais Amélie sait que ce n'est qu'une première étape. Elle raconte à Sylvie ses années de mariage avec Raymond. Comment il la contrôlait depuis leur mariage à la fin de l'école secondaire. À l'époque, Amélie, follement amoureuse de lui, était déjà enceinte d'Adrien. Au début, ils vécurent le bonheur total mais les choses se sont rapidement gâtées après la naissance d'Adrien. Raymond ne tolérait pas les pleurs du petit, spécialement durant la nuit. Il refusait de s'en occuper et, en plus, sortait jusqu'à tard la nuit pour s'amuser avec ses copains. Amélie se doutait qu'il consommait alcool et drogue mais n'osait jamais le confronter de peur de ses vives réactions de colère.

Tout empira après la naissance de Béatrice. Leur petit appartement devint trop petit et Amélie, se sentant coincée, se mit à faire pression sur Raymond pour qu'il trouve un meilleur emploi et un plus grand logement. C'est là que les coups se mirent à tomber. Raymond a plongé davantage dans l'abus d'alcool et de drogue. Amélie et les deux enfants avaient peine à vivre. À la moindre plainte de leur part, Raymond frappait. Amélie vivait la peur au ventre et craignait surtout pour ses enfants. Elle endura pendant plusieurs années, quémandant aux soupes populaires et faisant des travaux de couture à la maison pour arriver avec peine à payer le loyer et la nourriture. Amélie pensait alors souvent à quitter son mari mais, à cette pensée, elle figeait de peur. Et il n'était pas question de laisser Adrien et Béatrice derrière elle.

Vendredi dernier elle n'a pas eu le choix d'agir. Au cours d'une dispute à propos de l'argent du loyer, Raymond est devenu fou de rage. Il a frappé Amélie avec un bâton, l'a jetée par terre et lui a donné des coups de pieds. Amélie est devenue folle à son tour alors que Raymond s'attaquait aux enfants qui pleuraient et criaient. Heureusement alerté par les cris, un voisin a appelé la police. Un agent est entré juste au moment où Raymond menaçait Amélie de mort avec un long couteau de cuisine.

Ce soir, Amélie ne peut encore s'enlever la scène horrible de la tête. Elle confie à Sylvie :

— Demain, c'est lundi. Raymond passe devant le juge au matin pour sa mise en accusation. Il va sans doute demander à être libéré jusqu'à son procès et ça, ça me fait vraiment peur. Il veut me tuer, c'est clair.

— Ne pense pas à ça pour l'instant, lui dit Sylvie. S'il est libéré, il va certainement avoir des conditions très sévères de remise en liberté. Et puis, personne ne sait que tu es ici avec tes enfants. Soit sans crainte, il ne peut plus t'atteindre.

— Peut-être... Je n'en suis pas si sûre.

— T'inquiète pas, on va s'occuper de toi, d'Adrien et de Béatrice. Mais, tu sais, la nuit avance. Tu devrais essayer de dormir un peu. Comme tes enfants. N'hésite pas à m'appeler si tu as besoin de quelque chose.

Sylvie lui donne une autre longue caresse et sort de la chambre. Amélie passe jeter un regard à Béatrice et Adrien puis retourne au lit. Dès qu'elle ferme les yeux, tout se remet à tourner : la tornade, le vent, le sable, la neige.

Troisième partie – *France Roy*

Désespérée, certaine de vivre ses dernières secondes de vie, ses lèvres enfin déliées, elle hurle de toute ses forces son désespoir. Subitement, comme si les éléments déchaînés entendaient sa détresse, tout cesse et un calme envahissant s'étend petit à petit autour d'elle. Le sable, poussé par le vent violent des dernières heures, s'est amoncelé en immenses dunes devant elle. Dans son dos, le soleil pointe à l'horizon et reprend peu à peu sa place de roi du désert. Réconfortée par la chaleur des premiers rayons, elle ferme les yeux pour s'en imprégner et ne remarque pas qu'un homme s'approche d'elle traînant par une simple corde un immense dromadaire.

Le souffle bruyant de la bête la surprend et son premier réflexe est de fuir en apercevant l'homme vêtu d'une tunique et d'un turban bleu indigo mais ce n'est pas l'homme-paternel-serpent qui l'a tant effrayée au cours de la nuit. L'animal mis en selle, docile, s'accroupit et d'un geste de la main, l'homme invite Amélie à monter et à s'y installer. Des vêtements de couleur claire déposés sur le cou de l'animal sont pour elle, afin de la protéger des rigueurs du désert. Puis la caravane se met en branle. Les dunes sont nombreuses et au lieu de les contourner, l'homme qui marche, suivi de son compagnon toujours guidé par un bout de ficelle, les traverse à pied péniblement sous le soleil de midi. Il lui faudra attendre une couple d'heures avant de s'arrêter à l'ombre d'une dune pour se reposer, partager de minces galettes, des dattes et du thé sucré

avec ce guide qui la regarde à peine et ne dit mot. Elle ignore qui il est et où ils vont mais jusqu'à maintenant, il la traite bien et elle se sent en confiance.

Le soleil est sur son déclin quand ils approchent finalement de ce qui lui semble être un campement de quelques tentes blanches qu'elle aperçoit au loin, une sorte de bivouac. Une fois arrivés, il fait presque nuit et on n'y verrait rien sans un feu allumé à quelques mètres des tentes. Tout près, se trouve une braise encore fumante sur laquelle repose un chaudron qu'elle imagine contenir un mijoté quelconque. Une seule des tentes est éclairée d'une faible lueur. Son guide lui fait signe de s'approcher et lui ouvre la toile d'entrée. L'odeur d'un bon repas la fait avancer sans hésitation. À l'intérieur est assis sur un coussin l'homme-bleu-paternel-serpent. Elle étouffe un cri et veut s'enfuir mais elle en est incapable. Figée sur place, elle le fixe et sent son cœur s'affoler de peur. Quelques minutes passent dans le silence le plus total puis, l'homme l'invite à s'asseoir devant lui où un autre coussin est déposé sur le sol comme si elle était déjà attendue. Plus elle s'en approche, moins il lui ressemble. Les yeux sont doux, le sourire invitant, les gestes tendres. Entre eux, les sépare une table garnie de plats d'où s'échappent des arômes épicés qu'il lui offre en toute simplicité en lui nommant chacun des mets. Une galette de blé qu'il dépose sur une assiette et dans laquelle il met le ragoût d'agneau, des boulettes de pois chiches et d'orge, des feuilles d'acacia bouillies, du couscous et un fromage frais qu'elle engloutit, tant elle est affamée, pendant qu'il la regarde, amusé et satisfait.

— Tu as bien mangé ?

La voix est incroyablement calme et apaisante. Elle fait signe que oui. L'homme enlève son turban découvrant une épaisse crinière noire de jais d'où s'échappe une mèche rebelle qui retombe sur son front. La lumière des chandelles donne à ce visage buriné par le soleil du désert une irrésistible beauté. La peau foncée ne la rebute plus, au contraire, elle l'attire. Et ces yeux perçants qui la traversent, jusqu'à l'âme.

— Qui es-tu ?

— Je suis sable et soleil.

— Et toi ?

— Je suis mer et marée.

Comment peut-elle répondre ainsi, se demande-t-elle, comme si on mettait des mots dans sa tête qu'il lui suffit de répéter. Puis le silence révèle l'inattendu, l'impossible. Elle redécouvre ce qu'elle croyait ne jamais plus ressentir, l'émoi, le désir qui s'immisce sous la peau et la chaleur au bas ventre. Les lèvres frémissent, les souffles s'accélèrent, les yeux consentent. L'homme se lève, la prend par la main et l'amène vers la partie obscure de la tente. Le bruit des vêtements qui tombent sur le sol, la chaleur d'un corps qui se colle au sien, l'odeur enivrante de sa peau, des mots chuchotés à son oreille qu'elle ne comprend pas mais qui la soulent et la tendresse des caresses qui enflamment les corps.

Il me veut, je l'attends. Je le veux, il me prend. Je le retiens, il s'abandonne. Je lui reviens, il me redonne. Et elle entend dans la noirceur de leur couche une voix qui est la sienne prononcer des mots qu'elle ignore d'où ils viennent.

Je jouisbonne¹ à fleur de peau
Comme frissonne la nappe d'eau
Sous la caresse qui attise
Plus qu'un souffle de brise
En moi, abîme d'un océan
Hurle comme force de vent
En toi, fougue de ton sang
Flammes d'un feu brûlant
Et soudain vague rugissante
Déferle telle marée montante
Extase de nos corps enlacés
Ivresse de nos âmes abandonnées
Puis, lentement la chair s'apaise
Le vent cesse, la mer se calme
Tu t'éloignes doucement à bas bruit
Pareil à une ombre, s'en va mon bel ami
Seule dans le noir, je jouisbonne à fleur de peau
Comme dans la nuit, frissonne la nappe d'eau

— Maman, maman !

— Ah... Adrien, va te coucher, il est trop tôt !

Vivement, que je retourne dans mon rêve et que jamais je n'en revienne !

— Maman, maman, réveille-toi ! Réveille-toi, maman !

— Qu'est-ce qu'il y a, Adrien ?

— Viens voir, Béatrice a fait pipi dans son lit.

— C'est bon, j'arrive.

Quatrième partie – *Marie-Ève Boyer*

Après avoir changé le lit de Béatrice et rendormi ses petits anges, Amélie est incapable de fermer l'œil. Ses cauchemars de plus en plus fréquents la mettent dans un tel état ! C'est comme si, même la nuit, son corps et ses gestes ne lui appartiennent plus. Quel rêve étrange quand même, se dit-elle.

¹ *Jouisbonne* : Mot tordu qui veut dire frissonner de plaisir

Elle ne se souvient plus de la dernière fois où elle avait eu un peu de tendresse, où elle s'était sentie assez en sécurité pour se détendre et rendre une caresse. Pourrait-elle encore aimer ? Pourrait-elle encore avoir confiance ? Mais Amélie sort de sa torpeur, et se ressaisit : elle doit se reposer car demain, Raymond doit répondre de ses actes et passer devant le juge pour sa mise en accusation. Cette pensée ne fait qu'augmenter l'anxiété d'Amélie qui est maintenant certaine de ne plus pouvoir se rendormir. De toute façon, l'aube se pointe déjà et malgré la fatigue, elle descend à la cuisine commune pour préparer des crêpes aux enfants.

Pendant ce temps, au Centre de détention de Hull, Raymond est dans sa cellule et ne comprend pas comment Amélie a pu lui faire une chose pareille.

— La criss de sans-cœur, je lui ai tout donné pis c'est comme ça qu'elle me remercie ! marmonne-t-il pour lui-même.

Entre ces quatre murs, la colère de Raymond s'amplifie. Il entreprend un long monologue.

— J'aurais tellement dû la tuer quand j'en ai eu l'occasion. Elle pis les deux p'tits maudits braillards qui ne feront rien de bon dans la vie avec un modèle de mère de même... Ils diront c'qui voudront, criss, c'est les femmes qui mènent. Y serait temps que les hommes se tiennent deboute pis qu'on revienne aux vraies valeurs. On s'entend-tu que dans le temps de ma grand-mère, les femmes marchaient drette pis y'étaient pas guidounes comme aujourd'hui. Y savaient garder leur place, pis savaient qui est-ce qui menait. Mais avec la soi-disant « libération de la femme », ostie, on est pognés avec des mères supérieures qui pensent qui savent toute pis qui pensent qui nous mènent par le bout du nez. Ben moé, j'me suis pas laissé faire. C'est ça qu'à devait comprendre ! Que c'est moi qui mène...

« Pis le juge, y va comprendre que j'ai faite ça pour son bien à elle. Qu'à m'écoutait jamais pis qu'à l'appréciait jamais rien de ce que j'y donnais. C'était toujours des reproches. J'étais jamais là; toujours parti avec mes chums, que je n'y donnais jamais assez d'argent... Criss, j'suis pas une banque, moi, câlisse ! Je gagne mon argent, pis j'y en donnais assez pour qu'elle s'occupe de la maison pis des flots. Mais c'était jamais assez ! Il fallait qu'à m'humilie en allant quêter à soupe populaire pis en travaillant à faire de la couture à la maison... Elle pis sa câlisse de machine à coudre qui fait du bruit. Quand je reviens à maison, je veux avoir la paix. Criss, je travaille à journée longue, j'arrête prendre une bière avec mes chums pis quand je rentre à maison, je veux la criss de paix... Je veux pas entendre un son, pas de cris d'enfants, pis encore moins le bruit de sa machine. Me semble que c'est pas dur à comprendre, ostie ? »

« Pis là, à cause d'elle, j'ai passé la fin de semaine en dedans, pis j'ai manqué mon tournoi de poker avec les gars ! Criss, j'avais déjà donné mon 500 \$ pour réserver ma place... pis à pogné les nerfs parce que c'était l'argent du loyer... C'est tout le temps pareil avec elle... la tabarnak ! »

Conclusion — *Guillaume Robert*

Les crêpes prêtes, Amélie ne veut pas réveiller les enfants tout de suite et se rendort en pensant à toutes les atrocités que Raymond lui a dites sur le divan de la maison, encore endormie. Cela lui permet de se retrouver à nouveau près de l'homme-paternel-serpent. Elle flotte maintenant au-dessus du désert et elle peut apercevoir de très petites tentes au sol. Elle pique en plongée et s'étonne de l'absence de mal de cœur. Encore une fois, elle a faim. Elle dévorerait une armée de chameaux s'il y en avait en bas. En descendant près des tentes, elle remarque que l'homme-paternel-serpent est près d'un feu avec quelques personnes portant la même tunique bleu royal. Elle remarque la tonne de cartes à jouer qui tourbillonnent autour d'eux. Ils semblent jouer plusieurs parties de poker en simultané. Elle voit les flushes, les suites et les paires s'envoler dans les mains des joueurs. En regardant les joueurs plus attentivement, elle découvre que les autres joueurs sont Raymond, Adrien et Béatrice. Ils semblent avoir beaucoup de plaisir avec l'homme qu'Amélie avait tant désiré dans le rêve précédent. Tandis qu'elle veut essayer de crier quelque chose à ses enfants qui ont beaucoup trop de plaisir à jouer à un jeu d'adulte, le vent la pousse vers une autre tente. C'est maintenant Sylvie l'intervenante qui semble scander des slogans politiques féministes sur la libération de la femme. Son visage respire la haine dans cette scène alors que la douceur émane de son visage lorsqu'elle est dans son rôle d'intervenante. Elle semble vouloir repousser des hommes qui veulent la posséder en lui lançant de l'argent au visage. Elle tente de continuer de descendre pour l'aider mais le vent la pousse à nouveau vers une autre tente. Il fait maintenant plus froid, et c'est au-dessus d'une file de gens courageux qu'Amélie vole maintenant. Ils font la queue pour obtenir quoi ? Ses yeux se portent vers la fin de file où on voit maintenant une immense soupe avec des nombreux bols à ses côtés. La soupe fume énormément et à en voir les visages des personnes qui la mangent, ils semblent rassasiés. Aussitôt qu'elle voit la soupe, Amélie sent une crampe horrible lui parcourir l'estomac. Elle doit changer de tente rapidement avant que la faim prenne possession d'elle. Le vent l'écoute et l'amène vers ce qui semble être la destination finale. La douleur s'estompe, le vent se calme, elle descend doucement et atterrit sur le sable sur ces deux pieds, tout doucement, tel un ange. Elle est maintenant devant elle-même avec un beau turban bleu ! Son double est tout simplement en train de coudre avec la vieille machine de sa grand-mère, celle qui lui avait appris les rouages de sa passion. Sa photocopie chantonne doucement. Le tissu est d'un bleu royal parfait.

Amélie se réveille de façon très calme et sereine. Elle a quitté l'autre dimension de façon tellement sereine...

À la salle de Cour, Raymond Vézina est très confiant de pouvoir retrouver sa liberté aujourd'hui en attente de son procès. Il en a vu d'autres et avec ses petits yeux doux, il peut obtenir à peu près n'importe quoi. Amélie était souvent tombée dans le panneau. Ce serait tellement facile, surtout si le juge était une femme.

— Raymond Vézina ! Vous êtes accusé de.....

— Amélie, la protection de l'enfance vient de téléphoner. Raymond est en-dedans jusqu'à son procès, tu n'as pas à t'inquiéter. Avec son passé et les menaces qu'il t'a faites, il n'a pas réussi à convaincre le juge.

Le visage d'Amélie s'illumine de soulagement tellement elle est contente que Raymond soit incarcéré en attente de son procès. Sylvie est à l'autre bout du corridor et elle a reçu un texto du procureur dans le dossier, qui est très habitué avec ce genre de circonstances. Amélie cligne des yeux et elle ne peut s'empêcher d'imaginer Sylvie en train de scander des slogans féministes tellement sa voix porte. Amélie veut lui donner un gros câlin plein d'affection sincère, mais elle n'a pas vu la pancarte ATTENTION PLANCHER GLISSANT qui était droit devant elle. Malheureusement, elle glisse par terre et son minuscule corps est maintenant allongé sur le plancher.

Elle revoit l'homme habillé en bleu royal. Elle revoit les cartes, la machine à coudre, les affiches des slogans féministes, ses enfants habillés également de ce bleu pur en train de courir autour des tentes. Tous ces éléments passent en rafale devant elle comme s'ils étaient dans un carrousel.

Quand elle reprend ces esprits et qu'elle ouvre les yeux, elle doit les ouvrir et les fermer plusieurs fois pour que son cerveau analyse ce qui vient d'arriver :

— Jolie Dame... Est-ce que ça va ? Je suis désolé... Je suis Mchenga Mphepo², le concierge de l'endroit. Est-ce que ça va ?

Habits bleu royal, épaisse crinière noire de jais, mèche rebelle qui retombe sur son front, irrésistible beauté, yeux perçants qui la traversent jusqu'à l'âme. C'était lui...

F I N

² *Mchenga Mphepo* signifie Sable et Vent en chichewa, langue africaine.